

Au sujet de la compréhension des Mystères d’Hibernie

Essai d’une reconstruction et dans le même temps, une contribution pour « lire » Rudolf Steiner — Partie I
Renatus Derbidge

Les descriptions de Rudolf Steiner des divers lieux des Mystères et pratiques d’initiation, spécialement ceux des très énigmatiques Mystères d’Hibernie, présentent un défi énorme pour les êtres humains actuels imprégnés par les sciences de la nature. Il s’agit tout d’abord en cela de descriptions, voire en effet de récits. Comment doit-on se positionner à leur égard ? Les prendre comme un conte ? Les laisser agir sur soi ? Et ainsi vivre et voir intuitivement ce qui en résulte ? Les prendre textuellement ? Et, dans la mesure où il existe des documents historiques, comment est-on censé estimer en comparaison les descriptions de Steiner ?

Ces « propositions » ne sont finalement pas des pierres de touche de la manière dont on comprend principalement Steiner et de celle dont on hante ses communications. La plus simple forme de fréquentation est assurément de les lire en étant fascinés et passer ainsi au large d’un positionnement propre. Pourtant on doit les prendre au sérieux d’une manière ou d’une autre. Mais honnêtement, dites ! : Steiner parle ici de statues géantes en matériau cireux.¹ Comment peut-on se représenter cela ? Dans la recherche historique, il n’y a rien que l’on pourrait mettre en relation avec cela. Jamais ne furent découverts des édifices qui eussent pu héberger de telles statues, voire même pas de cavernes naturelles possédant les dimensions correspondantes — et cela dans une région du monde, dans laquelle voici plus de 5 000 ans déjà, on construisait en pierres et qui ne fourmille que de monuments, ruines et pavements étonnamment bien conservés. De quoi s’agit-il donc avec « l’Hibernie »² de Steiner ? Comment peut-on comprendre ces Mystères ?

Embarquement dans l’imaginaire

Une moyen peut être de se les représenter devant les yeux, de la même façon que Steiner en est arrivé à ses déclarations. Le langage de Steiner et sa manière d’expression sont le plus souvent de nature imagée-imaginative, laquelle s’intensifie dans ses dernières années en devenant de plus en plus pressante à partir de 1923 — que l’on pense aux imaginations saisonnières comme on les appelle [en allemand, car en français, elles en deviennent même « cosmiques » par la traduction, c’est dire ! *ndt*] ou bien aux conférences du « *Cours du papillon [Schmetterlingskurs]* » de l’automne 1923.³ Dans les *Configurations des Mystères*⁴ [traduits en français par *Centres initiatiques, ndt*] — ce par quoi les premières conférences de ce volume seraient à classer, quant à leur contenu, encore aussi dans le *Cours du papillon* —. Steiner, en tant qu’investigateur de l’esprit, est en quête en effet des « lieux » et « événements », ou selon le cas de « l’essentialité » dont il parle. Et il se trouvait donc en quête de cette essentialité dans des réalités imaginatives, inspiratives et intuitives. Dans ce qu’on appelé la conférence de Bologne de 1911, et selon le cas dans la transcription de celle-ci⁵, Steiner entre précisément dans le détail de sa méthodologie et donc de sa progression de l’investigation de l’esprit. D’une part, on peut concevoir ces déclarations comme un chemin dans le

¹ « Elle était faite d’une substance qui était plastique, donc non élastique [comme l’autre statue], mais plastique au contraire et extraordinairement molle. » Rudolf Steiner : *Configurations des Mystères (GA 232)*, Dornach, 1998, p.108. [En français chez EAR : *Centres initiatiques*, p.113, *ndt*]

² *Hibernia* [selon le cas « Hybernia » avec un « y », selon le mot allemand, *ndt*] est le nom latin pour l’Irlande. Mais le concept « *Hybernia* », selon la conception ici est à prendre dans un sens bien plus vaste que la plus à l’ouest des Îles britanniques, en fait l’équivalent de l’Ouest européen, voire même le cas échéant l’Europe du Nord-Ouest — en tant que nom désignant une attitude spirituelle, il est par surcroît sans-lieu.

³ On a ici en tête, du même auteur : *L’expérience du cours de l’année en quatre imaginations cosmiques (GA 229)*, Dornach 1999, [Voir à ce propos le travail remarquable de Armin Scheffler : *Les processus chimiques dans les 4 imaginations cosmiques de Rudolf Steiner et... miracle ! C’est justement traduit en français ! chez Institut Kepler/Les cahiers de Biodynamie au Mouvement de culture Biodynamique* © ISSN 1272-1263, *ndt*] ; et aussi du même auteur : *L’homme en tant qu’harmonie du Verbe universel créant, façonnant et configurant (GA 230)*, Dornach 1993.

⁴ Voir la note 1. Dans ce volume (GA 232) de conférences données du 23 novembre jusqu’au 23 décembre 1923, se trouvent les descriptions les plus étendues des Mystères hiberniens dans les trois conférences des 7, 8 et 9 décembre 1923.

⁵ La conférence de Bologne, ainsi dénommée, fut tenue par Rudolf Steiner le 8 avril 1911, au IV^{ème} congrès international pour la philosophie organisé à Bologne et sa transcription publiée sous le titre : *Les fondements psychologiques et la position épistémologique de la théosophie* dans, du même auteur : *Philosophie & anthroposophie (GA 35)*, Dornach 1984, pp.111-144.

monde spirituel — et donc comme des instructions d'un chemin d'apprentissage — de la manière dont on peut s'approprier des perceptions des mondes spirituels (et donc imagination, inspiration et intuition). De l'autre, ces instructions se laissent-elles lire aussi à l'inverse car : Que fait l'investigateur de l'esprit (Steiner) lorsqu'il parcourt à rebours, pour ainsi dire, et qu'il traduit donc des événements spirituels (par exemple des intuitions), dans la conscience quotidienne, dans le monde représentatif objectif ?

Ce qui est caractérisé ici, doit valoir comme des expériences de l'âme, qui peuvent être *expérimentées*, si certaines conditions ont été préparées dans l'âme humaine. [...]

L'investigateur de l'esprit dans le sens de l'idée exprimée ici est en quête de contenus de l'âme, qui sont analogues aux concepts et idées de la vie ordinaire ou de la recherche scientifique [conventionnelle, *ndt*] ; toutefois il considère ceux-ci tout d'abord non pas en relation à leur valeur cognitive pour un objectif, au contraire, il les laisse vivre dans sa propre âme comme des forces agissantes. Il les sème pour ainsi dire comme des germes spirituels dans le sol maternel de la vie de l'âme et attend patiemment dans une parfaite équanimité d'âme le déploiement de leurs effets sur la vie de celle-ci.⁶

Celui qui médite doit donc en tout premier lieu être capable de ressentir le contenu de méditation ou bien l'objet spirituel de la recherche. Si ce qui est vécu est censé être communiqué ce qui compte c'est :

Si l'investigateur de l'esprit *veut exprimer* ses expériences, il est donc contraint de présenter ce qu'il a vécu dans une sphère suprasensible par le *procédé* de la représentation sensible. Son expérience vécue n'est pas à concevoir alors comme si elle était son moyen d'expression, mais au contraire de sorte qu'il utilise seulement ce moyen d'expression à la manière des mots d'une *langue* qui lui est nécessaire. On *ne doit pas* rechercher le contenu de son expérience dans les moyens d'expression, à savoir dans des représentations rendant sensible, mais au contraire dans la façon dont il se sert de ce moyen d'expression.⁷

Une activité de traduction intense

Si l'on est présent dans une sphère d'intuition, alors l'objet de la recherche est substantiellement éprouvé. Ce que l'on explore et que l'on voudrait « voir », on ne le « voit » pas de l'extérieur, au contraire, car on *est* cela, on le « voit » pour ainsi dire de l'intérieur (ce en quoi, prit au sens strict dans cette façon d'éprouver il n'y pas « d'intérieur », puisqu'en effet intérieur et extérieur coïncident dans l'intuition). Le sujet explorant et l'objet à reconnaître fondent l'un dans l'autre. Connaissance et perception sont en coïncidence. Si le chercheur veut à présent ramener « sur la Terre » cette expérience intuitive, à savoir la transposer dans notre monde de représentation conceptuelle, une haute performance lui est réclamée. Ce qu'il a intérieurement éprouvé, il doit à présent l'extérioriser. Or, ce faisant le chercheur se détache de l'expérience, mais il doit nonobstant intentionnellement la conserver. Elle reçoit ainsi des contours concrets, à peu près comme un intervalle : une tierce c'est ce que nous éprouvons ; ce que nous entendons sensiblement sont deux tons. Dans l'être-tierce nous sommes dans l'intuitif ; dans l'isolement de cette appréhension intuitive dans le sensible, au sein du monde des apparences, celle-ci doit être « rendue superficielle » dans des « porteurs » sensibles — cela étant vu depuis le monde spirituel — qui peuvent laisser apparaître la « manière d'être-tierce » — dans les divers tons de couleur ou hauteurs de ton.

Dans l'élément imaginaire ce qui est vécu est encore isolé plus loin, de sorte que cela apparaît extérieurement, indépendant du chercheur et devient « visible » comme objet. Mais ce n'est pas encore totalement arrêté et donc à localiser dans l'espace et le temps, mais au contraire comme flottant encore au-delà. Des imaginations sont justement des images, des images authentiques. Si l'eurythmiste exprime par exemple une relation entre deux tons, en les maintenant parallèles, les bras légèrement pliés un peu ouverts, c'est une réalité d'image — dans laquelle on se trouve engagés intérieurement comme

⁶ À l'endroit cité précédemment, pp.114 et suiv. Soulignement de l'original, pour insister sur le fait qu'il s'agit ici d'expériences intégrales et non pas simplement de visions intuitives exactes idéellement appréhendées.

⁷ À l'endroit cité précédemment, pp.127 et suiv. Souligné dans l'original.

spectateurs — qui est éprouvable comme un intervalle. Ainsi comprend-on la tierce, non pas seulement dans la tête, mais aussi dans son propre accomplissement participatif. Car dans l'imaginatif je contemple et éprouve intuitivement à la fois de l'intérieur comme de l'extérieur.

Comme ultime « pas de traduction » ce qui est éprouvé dans sa richesse de contenu doit être arraché de son contexte, pour être présenté isolé et « nu » pour le monde de la représentation conceptuelle. Ce qui était auparavant une évidence, une expérience immédiatement convaincante, un attouchement d'être essentiel, c'est à présent une pensée morte mais limpide, qui se met à briller dans la conscience. Une expérience dont je fus témoin mais qui n'avait de vertu convaincante qu'aussi longtemps que je restai en elle, est à présent quelque chose de parfaitement détaché que je peux manier de manière définitoire. Elle est devenue maîtrisable, mais aussi abstraite et véritablement insignifiante, aussi longtemps qu'elle n'est pas ranimée (et donc qu'elle n'est pas revécue par l'être humain qui s'émerge en elle avec son sentiment). Mais ce moment de mort est nécessaire, pour ne pas être arraché avec l'expérience. Ce n'est que dans le monde objectal de notre conscience ordinaire que l'on acquiert autonomie, neutralité et indépendance.

Résoudre des représentations, devenir intérieurement actifs

Pour les conférences sur les Mystères d'Hibernie, se rajoute encore le fait que Steiner parle de grands obstacles et difficultés, si l'on veut les percevoir. Ces Mystères sont difficilement accessibles, selon lui, dans le monde spirituel. Avec une prudence particulière, qu'il soit ici tenu compte du fait que ce qu'il dépeint de manière imaginative, n'est réellement qu'à saisir ainsi, à savoir à l'instar d'une imagination.⁸ Il est important de remarquer ici que la réalité originelle, et donc ce sur quoi Steiner rapporte, ne sont pas ses paroles, c'est-à-dire les exemples concrets sensibles, dans lesquels il forge ce qu'il a éprouvé, car à la base de ce qui est décrit se trouve l'essentialité des expériences vivantes d'un genre tout autre et celles-ci sont bien ce qui est décisif. La présentation apportée dans la « langue indispensable » pour la représentation sensible vaut d'être ramenée à son contenu imaginatif, inspiré et intuitif, tandis que l'on s'adonne à méditer ces images de Steiner dans ce monde par la vision intuitive et le sentir. Mais pour cela il faut d'abord les avoir clairement comprises idéellement, et ensuite on doit être prêts de renoncer à ces images qu'il nous a données pour pouvoir s'interroger : qu'est-ce qu'il y a d'imaginatif dans ces descriptions ? Qu'ont-elles de commun au niveau inspiré ? Quelle est l'intuition de l'initiation hibernienne ?

Cette façon de procéder n'est du reste pas aussi particulière qu'on pourrait le penser. Les paroles ne sont pas la « chose » même [guillemets du traducteur, car ce ne sont pas toujours des « choses » à proprement parler, *ndt*] qu'elles désignent mais elles renvoient toujours à quelque chose qui est fondamental, à savoir la chose désignée. Ce geste de base qui vaut déjà dans la communication quotidienne doit cependant être différencié et mené plus loin en référence aux connaissances supérieures. Dans le sensible, toute chose apparaît tout d'abord sans contexte, ce dernier ne s'infère en effet que spirituellement. Tout est spécialement concret, isolé. Dans le spirituel, c'est le contraire qui vaut : certes les qualités se différencient, par exemple en multiplicité et intensité, mais sur le plan des concepts, les conformités aux lois, les associations, le sens s'imposent.

L'expérience de polarités

Dans la description de Steiner de l'initiation dans les Mystères d'Hibernie, plusieurs expériences sont décrites que l'adepte devait traverser. Sont appelées tout d'abord les expériences ressenties sensiblement ou corporellement, comme avec les statues colossales déjà mentionnées, les sensations polaires, lors de l'attouchement de ces statues ou les impressions données par le matériau. En appuyant sur l'une des statues — celle associée à la « science » et à « l'hiver » — l'adepte ressent son « élasticité », c'est-à-dire que l'empreinte de ne persiste pas, mais la forme se reforme dès qu'on relâche la pression. Sur l'autre statue — mise en rapport avec « l'art » et « l'été » — il éprouve la « plasticité », c'est-à-dire que l'empreinte qu'il fait naître en la pressant persiste marquée sur elle.

Quelle est ici la polarité primordiale ? L'élève a vécu l'activité de soi ou selon le cas sa propre non-activité. Ce sont là des expériences du Je ! Des expériences d'interactions du soi et de son

⁸ Voir GA 232, pp.103.

environnement. Une fois il est impressionné, l'autre fois il laisse une impression derrière lui. Tantôt je m'éprouve comme inopérant, ensuite comme opérant, ma volonté en est repoussée ou stimulée. Cela étant on peut remarquer que ces expériences toutes fondamentales peuvent s'avérer autrement. Lorsque après les avoir décrites comme des expériences servant de préparation que l'élève doit ressentir intensément et sur un laps de temps plus long pour les renforcer, Steiner aborde, comme pas initiatique suivant, l'expérience existentielle de l'hiver et de l'été, nous pouvons redécouvrir cette polarité de base, métamorphosée cette fois. Il s'agit de situations que l'on rencontre extérieurement, mais qui doivent être intensément ressenties intérieurement. Cette intériorisation de l'extérieur ou selon le cas l'expérience de la connexité de l'intérieur et de l'extérieur, semble être le thème qui traverse la description. Avec l'hiver et l'été, nous pouvons suivre cela par le sentiment dans l'expérience actuelle que nous en avons. Les saisons sont des qualités qui se montrent certes extérieurement, mais qui ont des corrélats dans la vie de l'âme : recueillement intérieur [incitant à l'examen de conscience, *ndt*] en hiver, dilatation vers l'extérieur en été. Jour et nuit, clarté et obscurité, en sont d'autres exemples, auxquels nous éprouvons sensiblement cette polarité et pouvons aussi intérieurement y adhérer. Dans la vie de l'âme elle-même nous les retrouvons dans la concentration sur soi et le don de soi, en productivité et réceptivité ou bien dans le penser et le percevoir.

Les statues comme des matérialisations

Revenons une fois encore à ces statues mentionnées, dont la grandeur est éventuellement aussi à concevoir comme une image seulement pour le ressentir de la vie de l'âme. La grandeur relève toujours d'une échelle de mesure. Dans le ressentir de la vie de l'âme et celui sensible ceci est le corps propre [ou corps de sensibilité, *ndt*]. Si c'est quelque peu plus grand que l'être humain, nous ressentons cela comme supra-humain, comme plus puissant que nous-mêmes. Tout ce qui est plus petit agit « moindrement » en correspondance que l'être humain. Steiner insiste à présent sur l'impression provoquée par cette grandeur énorme des statues sur les élèves. Comme expérience de base pour l'adepte qui se présentait devant lors de l'exercice, il se sentait « petit » dans sa vie d'âme du fait de la forte impression provoquée par cette grandeur. La grandeur spatiale décrite par Steiner ainsi que l'aspect et la substance des statues — tout cela pouvait être purement et simplement une des nombreuses traductions possibles dans le sensible.

En outre, ces statues devaient avoir forme humaine. Cela va de soi ! Car les expériences de l'adepte étaient en effet réelles et il les vivait comme un être humain donc aussi avec des qualités humaines. Pour le dire plus précisément il recevait la polarité des statues comme hâve (masculine) et comme rondelette (féminine)⁹. Cela tombe nonobstant sous le sens, que lorsqu'on éprouve le monde comme humain, de le comprendre non seulement comme généralement humain, mais plus encore aussi comme spécifiquement masculin ou féminin. Il s'agit là en effets de descriptions qualitatives de « toute une gamme de sensations », d'une « impression extraordinairement puissante », qui déclenche une « aspiration ardente d'une extrême vitalité » qui est à pénétrer en la comprenant comme un ressenti énigmatique.¹⁰

Les résonances de ces expériences, Steiner les décrit comme des imaginations du Soleil (« alors le Macrocosme agit par le Soleil, et façonne la tête humaine ») et la Lune (« quelque chose apporté dans une sorte de corps lumineux qui exhibe un éclat allant vers l'intérieur »).¹¹ Ce que l'on peut apprendre à connaître dans *Comment acquérir des connaissances supérieures*¹² par l'exercice, car ce qui germe est éprouvable comme quelque chose qui relève d'un lever de Soleil et dans ce qui se fane et dépérit cela est éprouvable comme relevant du domaine lunaire, ce qui est aussi manifeste par l'expérience des statues. Avec ces exercices qui sont censées aider à éprouver les conformités aux lois du monde dans les phénomènes sensibles, Steiner prédispose en 1910, ce que plus tard il caractérisera comme apprendre à « co-expérimenter le spirituel dans l'expérience sensible » et avec cela la mission du cheminement

⁹ Voir GA 232, p.106.

¹⁰ À l'endroit cité précédemment, p.109.

¹¹ À l'endroit cité précédemment, p.106.

¹² Voir du même auteur : *Comment acquiert-on des connaissances des mondes supérieurs ? (GA 10)*, Dornach 1993, pp.43-46.

anthroposophique dans *La mission de Michaël*.¹³ Cette façon de voir spirituellement dans le sensible, les êtres humains en disposaient sans plus, ou bien ils pouvaient aisément la faire s'éveiller en eux au moyen des Mystères. Ce que nous devons encore ré-apprendre aujourd'hui, c'était encore pour eux un héritage vivant.

Lorsqu'on étudie les maigres déclarations de Rudolf Steiner au sujet des Mystère d'Hibernie, on peut éprouver certaines contradictions. Quelques jours après ces conférences traitant à proprement parler de ce sujet (du 7 au 9 décembre 1923), il en vient à reprendre ce thème pendant le *Congrès de Noël*.¹⁴ Étant donné que tous les participants au *Congrès de Noël* n'avaient pas pu entendre les conférences détaillées dans leur intégralité, il les récapitule alors ici, bien entendu très brièvement, et l'on remarque qu'il s'agit pour lui véritablement encore de quelque chose d'autre. La présentation plus tardive fait l'effet à présent d'être « tordue ». Ce qui est caractérisé dans la première description comme une expérience de l'hiver, apparaît dans la seconde comme une récapitulation abrégée avec son centre de gravité déplacé comme une expérience d'été — et inversement. Steiner a-t-il fait une inversion ici ? S'agit-il d'une erreur dans la transcription ? Cela semble impossible de résoudre ces absurdités. Les tentatives qui ont été faites jusqu'à présent, pour remettre en consonance la dissonance, je les ressens personnellement comme insatisfaisantes. Steiner y est ici interprété comme s'il avait décrit la première fois ce que l'élève vivait directement devant les statues et la seconde fois, ce qu'e celui-ci vivait ensuite en résonance.¹⁵ Cette proposition de solution s'enfuit bien au-delà du problème véritable que le récit est déjà en lui-même extrêmement compliqué et difficile à suivre par l'esprit. La solution est recherchée dans une astuce logique et non pas en tentant de faire l'expérience de ce qui résulte lorsqu'on la suit pas à pas par l'esprit dans sa contradiction.

Pour moi, cette « difficulté » devint un cadeau. Je ne souhaitais pas du tout la résoudre, mais je la vois désormais comme un choc pour devenir réellement autonome afin de garnir les indications de Steiner d'évidences personnelles. À quoi cela peut ressembler, cela sera exploré dans la seconde partie de cet article.

Die Drei 6/2018.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Renatus Derbidge, né en 1979, a grandi dans le Taunus, par la suite à Francfort-sur-le-Main. Études de biologie, géographie et philosophie à Berlin. Trois années d'enseignement à l'école supérieure *Schule und Beruf [École et profession]* à Bâle. Chargé de cours dans les spécialités sciences de la nature, l'éducation à percevoir ainsi que les fondements théoriques cognitifs du goethéanisme ; sept ans d'activité scientifique au département des sciences naturelles du *Goetheanum*, avec comme projet de recherche et de thèse sur le gui et rythmes cosmiques ; il est cofondateur de l'initiative « *Coup d'œil — Né pour voir, désigné pour contempler intuitivement* » et initiateur de la *Summer School Iona and Isle of Mull*, qui organise chaque année des voyages et visites des sites (pré)historiques sur les Îles britanniques. Contact et information sous : www.sehensschau.ch et www.summerschooliona.org

¹³ « Si nous apprenons à co-ressentir la vie de l'âme avec la contemplation sensible, alors nous aurons la relation du Christ à la nature extérieure, quelque chose comme une sorte de processus respiratoire. » Du même auteur, *La mission de Michaël* (GA 194), Dornach 1994, p.113.

¹⁴ Voir du même auteur : *L'histoire du monde sous l'éclairage de l'anthroposophie* (233), Dornach 1991, pp.61-80.

¹⁵ Voir la note, à la page 62, à l'endroit cité précédemment, pp.166 et suiv. et pour plus de détail le commentaire de caroline Wispler dans *Contributions à l'édition complète des œuvres de Rudolf Steiner* n°69/70, pp.52-54.